

## Le recours aux affects ou une première réponse à la précarité du monde

De récents débats ont animé la presse écrite sur le brouillage de la frontière entre catastrophes naturelles et catastrophes morales. Ces discussions ont eu pour conséquence de lire, au sein d'un même ensemble, des événements aussi différents que les attentats du 11 septembre 2001, la crise sanitaire liée à la canicule d'août 2003 et le tsunami de décembre 2004. « *Quel sens y a-t-il à rapprocher un désastre sanitaire, un acte de terrorisme, un tremblement de terre et un cyclone ?* »<sup>1</sup>. Dans cet article, les différents désastres climatiques ou technologiques sont pris en globalité et posent aux philosophes et aux scientifiques la question de leur prévisibilité et, donc, de leur anticipation. Le brouillage entre catastrophe naturelle et humaine a déjà été abordé par le philosophe Jean Baudrillard qui postule une essence maléfique commune au 11-Septembre et au tsunami. « *Est-ce le terroriste qui prend figure de catastrophe naturelle ou le tsunami celle d'acte terroriste ?* »<sup>2</sup>. Ces différentes discussions nous ont poussé à étudier la représentation médiatique des attentats de 2001, de la canicule de 2003 et du tsunami de 2004-2005<sup>3</sup> à travers les mêmes lunettes interprétatives. Nous n'avons pas souhaité mener cette analyse sous l'angle d'un "catastrophisme généralisé" mais, à travers la perspective d'une mise en scène commune de la souffrance. En dépit des différences intrinsèques entre les situations étudiées<sup>4</sup> qui obligent à restreindre la portée de certains arguments, nous faisons l'hypothèse d'une exacerbation similaire des émotions dans leur médiatisation. Cette idée n'est pas neuve et de nombreux chercheurs ont montré la tendance globale de proximité et de sollicitation des affects qui traverse les médias. Pour l'historien Pierre Nora, la prédominance de l'émotion au détriment d'une distanciation rationalisée constitue une des caractéristiques de l'événement moderne. « *Dans la mesure en effet où l'événement est devenu intimement lié à son expression, sa signification intellectuelle, proche d'une première forme d'élaboration historique, se vide au profit de ses virtualités émotionnelles.* »<sup>5</sup>. Mais avant de rentrer plus profondément dans l'analyse, quelques précisions liminaires sur le cadre interprétatif choisi semblent nécessaires. Etudier le discours de presse implique de l'inscrire dans l'ensemble, plus général, du discours médiatique dont la finalité est l'information du public.

<sup>1</sup> « Après nous, le déluge ! Tous passifs face aux catastrophes ? », *Télérama*, n° 2918, 14 décembre 2005.

<sup>2</sup> Jean Baudrillard, « A la recherche du Mal absolu », *Libération* du 17 février 2005.

<sup>3</sup> Le corpus de discours comprend des articles de la presse nationale (*Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération* et *La Croix*) sur une période de sept jours à la suite de l'événement (du 12 au 19 septembre 2001, du 11 au 17 août 2003 et du 27 décembre 2004 au 2 janvier 2005).

<sup>4</sup> Le nombre de victimes (de 3000 à plus de 200 000 morts), le lieu de la catastrophe (trois continents différents), leur temporalité et, surtout, leurs causes (un attentat, une période longue de hautes températures et un raz de marée) sont différents.

<sup>5</sup> Pierre Nora, « Le retour de l'événement » in Jacques Le Goff et Pierre Nora, *Faire de l'histoire. I Nouveaux problèmes*, Paris, Folio, 1974, p. 293.

L'organisation de ce discours en trois pôles (la source d'information, l'instance médiatique et l'instance réceptrice) impose des contraintes. La source d'information qui correspond à la réalité sociale décrite dans les journaux, se fonde sur le postulat d'une vérité d'authenticité. La presse, l'instance médiatique dans notre exemple, est confrontée à une double logique : une, démocratique, qui impose une visée d'authenticité à ses propos et une autre, concurrentielle ou marchande, qui implique un objectif de captation du public. Ce dernier se retrouve, également, dans une position ambiguë de distance (la réalité sociale est médiatisée par le discours journalistique) et d'attachement vis à vis de la réalité décrite (le récit d'information construit un lien entre le spectateur et le sujet pour attirer l'attention du récepteur). Dans le cadre de cette communication, nous nous intéresserons au pôle médiatique dans son rôle de metteur en scène de la réalité sociale et, plus particulièrement, de metteur en scène du spectacle de la souffrance<sup>6</sup>.

Les trois événements expriment une fracture dans l'état du monde. Le quotidien rassurant est détourné : des avions civils en missiles, des plages paradisiaques en lieux de mort, la chaleur estivale en arme mortelle. L'événement est lu sous le prisme du désordre social et favorise, ainsi, l'usage des affects pour le représenter. Lexicalement, l'émotion exprime une réaction non réfléchie face à un trouble extérieur. « *Trouble subi, agitation passagère causés par un sentiment vif de peur, de surprise, de joie, etc.* »<sup>7</sup>. Au niveau physiologique, ce trouble appelle une régulation. Les émotions constituent la première réponse du corps humain et s'expriment par des modifications affectant les viscères et l'appareil cardio-vasculaire et résultant d'une activation combinée du système nerveux et des glandes endocrines. « *[Les] émotions constituent des réactions affectives intenses à des événements extérieurs. (...) [L'] émotion peut être plus qu'une véritable attitude, une évaluation de ses propres états en rapport éventuellement avec autrui, juge et parti.* »<sup>8</sup>. Nous postulons le déplacement de ce mécanisme physique et individuel à l'échelle du corps social. Face à un événement perturbateur, l'instance d'énonciation - le journaliste - organise un récit portant des traces discursives affectives (usage d'un vocabulaire représentant de manière transparente les émotions : tristesse, joie, douleur, etc.) ou en utilisant d'autres termes, déclencheurs d'affects par leur charge sociale (mort, violence, terrorisme). A l'instar de la réaction physiologique, l'évocation discursive des émotions prend la forme de procédés codifiés qui participent d'une évaluation de la réalité, présentée à l'aide de normes et de valeurs partagées dans l'espace social. « *[Les]*

<sup>6</sup> Notre analyse a porté, essentiellement, sur l'étude des registres sémantiques utilisés dans les éditoriaux et les titres et intertitres des articles des journaux cités. Nous avons procédé également à une rapide analyse des photographies illustrant les articles.

<sup>7</sup> Dictionnaire *Le Petit Larousse illustré*, Larousse, Paris, 1991.

<sup>8</sup> Robert Dantzer, *Les émotions*, PUF, coll. Que sais-je ?, Paris, 2002, (1<sup>ère</sup> édition 1988), p. 9.

*émotions (...) relèvent (...) d'un "état mental intentionnel" d'ordre rationnel, en tant qu'elles visent un objet qui est figuré par un sujet qui a une vision sur le monde, qui juge ce monde à travers des valeurs, lesquelles font l'objet d'un consensus social, (...).* »<sup>9</sup>. Les événements relatés constituent des catastrophes qui viennent troubler la marche du monde. Ces fractures sont représentées à l'aide de marqueurs affectifs ou par l'orientation des récits sur la souffrance des victimes. Pour fonder la crédibilité de leurs discours, c'est-à-dire leur véracité, les locuteurs mettent en place des stratégies d'authenticité et de monstration de l'événement. Cependant, l'expression émotionnelle est plus qu'une simple sensation, elle constitue une grammaire d'évaluation et de réaction à une perturbation extérieure. Elle renvoie à des normes socialement partagées et incitent à l'action (pitié ou dénonciation). Les affects nous servent également de signal face à des menaces latentes. A travers ses différentes fonctions, les récits marqueurs d'affects offrent une lecture du monde normative et, potentiellement menaçante, dont l'authenticité se fonde sur les émotions.

### **L'émotion et l'exacerbation d'une fracture du monde**

L'émotion naît originellement d'une exhibition d'une fracture dans l'état du monde. « *D'abord quelque chose arrive, éclate, déchire un ordre déjà établi ; puis une impérieuse demande de sens se fait entendre, comme une exigence de mise en ordre ; finalement l'événement n'est pas simplement rappelé à l'ordre mais, en quelque façon qui reste à penser, il est reconnu, honoré, exalté comme crête de sens.* »<sup>10</sup>. La cassure est exprimée par le champ lexical du choc qui semble saisir aussi bien le public que les journalistes. « *L'Amérique frappée, le monde saisi d'effroi* » titre *Le Monde* après le 11 septembre 2001<sup>11</sup>. Dans son éditorial, M. Colombani, exprime « *le choc que l'on ressent* » et estime que « *les Etats-Unis viennent de subir un choc sans précédent* »<sup>12</sup>. Lors de la canicule, le journal répète un registre similaire. « *Canicule et sécheresse, un double choc exceptionnel* »<sup>13</sup>, « *la France en état de choc sanitaire* »<sup>14</sup>. La mise en scène discursive de la dramatisation passe aussi par la raréfaction des mots. Cette minimalité du discours est « *la forme rhétorique la plus proche de la stupeur suscitée par l'événement, qui laisse sans voix, bouche bée. Il faut en dire le moins*

<sup>9</sup> Patrick Charaudeau, « Une problématisation discursive de l'émotion. A propos des effets de pathémisation à la télévision » in Christian Plantin, *Les émotions dans les interactions*, PUL, Lyon, 2000, p. 134.

<sup>10</sup> Paul Ricoeur, « Evénement et sens », in « L'événement en perspective », *Raisons Pratiques*, n°2, 1991, p. 41.

<sup>11</sup> *Le Monde* daté du 13 septembre 2001.

<sup>12</sup> « Nous sommes tous Américains », *Le Monde* daté du 13 septembre 2001.

<sup>13</sup> *Le Monde* daté du 6 août 2003.

<sup>14</sup> *Le Monde* daté du 15 août 2003.

*possible mais avec une recherche de la désignation la plus appropriée (...).* »<sup>15</sup>. La diminution rhétorique est très présente dans les articles sur le 11 septembre 2001. « *11 septembre 2001* »<sup>16</sup>, « *New York explose* »<sup>17</sup>. « *11 heures à Manhattan* »<sup>18</sup>. « *La nouvelle guerre* »<sup>19</sup>. Ce procédé ne se retrouve pas lors de la représentation médiatique du tsunami ou de la canicule. Cette différence s'explique par la différence de temporalité entre les catastrophes : la soudaineté des attentats a favorisé le choc et la stupeur tandis que la gravité des deux autres catastrophes naturelles s'est révélée plus tardivement<sup>20</sup>. Le style hyperbolique exacerbe l'exceptionnalité de l'événement relaté. Le 11-Septembre est associé à une trame chronologique qui amplifie son importance. « *On le savait depuis le Goulag, depuis Auschwitz, depuis Dresde et Hiroshima : la réalité finit par être bien pire que la pire imagination.* »<sup>21</sup>. « *Une seule date soutenait la comparaison avec la journée d'hier* »<sup>22</sup><sup>23</sup>. Celui-ci est inédit, « *sans précédent* » dans l'Histoire. Pour le tsunami, « *l'ONU parle d'un drame sans précédent.* »<sup>24</sup>. L'exacerbation d'une fracture dans le monde amène une dramatisation des sentiments.

Sur le plan discursif, cette dramatisation s'exprime par l'usage de termes comme la tristesse ou la souffrance qui décrivent, de manière transparente, les émotions. « *Tous les gens chialent dans les bureaux* »<sup>25</sup>. « *Des scènes de tragédie, de souffrance et de désolation* »<sup>26</sup>. « *Les pleurs des femmes font une litanie ininterrompue.* »<sup>27</sup>. « *Un père hurlait de douleur.* »<sup>28</sup>. « *L'Amérique fait face dans la douleur* »<sup>29</sup>. L'exposition des affects se retrouve enfin par la récurrence de la thématique corporelle. « *Des corps désarticulés, mêlés aux arbres déracinés* »<sup>30</sup>. « *Les corps retrouvés sont disposés à même le ciment, emmaillotés dans des draps.* »<sup>31</sup>. « *Les corps se décomposent à domicile* »<sup>32</sup>. « *Près de l'hôtel Sofitel Magic Lagoon,*

<sup>15</sup> Jean-François Têtu, « L'émotion dans les médias : dispositifs, formes et figures » in « Emotion dans les médias », *Mots*, n° 75, juillet 2004, p. 17.

<sup>16</sup> Une de *Libération* du 12 septembre 2001.

<sup>17</sup> *Libération* du 12 septembre 2001.

<sup>18</sup> *Op. cit.*

<sup>19</sup> *Le Figaro* du 12 septembre 2001.

<sup>20</sup> Pour la canicule et le tsunami, l'étendue des tragédies s'est révélée progressivement au fur et à mesure du dévoilement des bilans des victimes.

<sup>21</sup> « L'effet Pearl Harbor », *Libération* du 13 septembre 2001.

<sup>22</sup> Pearl Harbor, NDLA.

<sup>23</sup> *Libération* du 12 septembre 2001.

<sup>24</sup> *Libération* du 28 décembre 2004.

<sup>25</sup> *Libération* du 12 septembre 2001.

<sup>26</sup> *La Croix* du 28 décembre 2004.

<sup>27</sup> *Op. cit.*

<sup>28</sup> *La Croix* du 30 décembre 2004.

<sup>29</sup> *Le Monde* daté du 14 septembre 2001.

<sup>30</sup> *Le Monde* daté du 28 décembre 2004.

<sup>31</sup> *Op. cit.*

<sup>32</sup> Témoignage d'un membre du personnel d'une entreprise funéraire en titre d'un article de *Libération*, 15 août 2003.

*les corps des victimes gisent dans une odeur de mort* »<sup>33</sup>. « *Des corps qui plongent, déjà disloqués par des chutes de plusieurs centaines de mètres.* »<sup>34</sup>. L'émotion provient de l'exacerbation discursive d'un désordre social, désordre dont les acteurs principaux seront les victimes.

### Les victimes au cœur du récit

Les représentations du 11 septembre 2001, de la canicule et du tsunami répondent au « *spectacle de la souffrance* » tel que l'a décrit Hannah Arendt dans le chapitre 2 de son *Essai sur la Révolution*<sup>35</sup>. Sa démonstration se fonde sur une distinction entre des gens malheureux et d'autres qui ne le sont pas. Cette séparation conduit à une observation du malheur par des personnes qui ne souffrent pas et qui n'ont pas de contact direct avec les malheureux. De cette interaction, Luc Boltanski tire une politique fondée sur la pitié. « *Le déploiement d'une politique de la pitié suppose donc deux classes d'hommes inégaux, non sous le rapport du mérite, (...), mais uniquement sous celui du bonheur. Ces deux classes doivent, être d'autre part, suffisamment en contact pour que les gens heureux puissent observer, directement ou indirectement, la misère des malheureux, mais pourtant suffisamment distantes ou détachées pour que leurs observations et leurs actions puissent demeurer nettement séparées.* »<sup>36</sup>. Cette politique prend la forme d'une mise en discours de l'observation du malheur. Mise en discours qui représente déjà une forme d'action vis-à-vis de la souffrance d'autrui. La presse écrite, par sa description des catastrophes, fonde un lien entre le malheureux, le spectateur et l'énonciateur.

Les victimes sont au centre du dispositif narratif. Premier temps dans la construction du récit, leur qualification. Dans les exemples étudiés, il n'y a pas de doute sur la qualité des personnes malheureuses ; elles sont toutes des victimes et, encore plus, des victimes innocentes. Les victimes du 11-Septembre ont « *été massacrées par des "bombardements terroristes".* »<sup>37</sup>. Pour la canicule, il s'agit de personnes âgées et, lors du tsunami, des femmes ou des enfants, c'est-à-dire des personnes qui inclinent traditionnellement à la sympathie. « *Des centaines de milliers d'enfants sont en grand danger* » précise le journaliste en parlant des victimes en Asie du Sud-est<sup>38</sup>. Le tsunami a frappé le jour des « *parties de cricket improvisés par les enfants et*

<sup>33</sup> *Le Monde* daté du 30 décembre 2004.

<sup>34</sup> *Libération* du 12 septembre 2001.

<sup>35</sup> Hannah Arendt, *Essai sur la Révolution*, Paris, Gallimard, 1967 (1963).

<sup>36</sup> Luc Boltanski, *La souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié, 1993, p. 18.

<sup>37</sup> « Le nouveau désordre mondial », *Libération* du 13 septembre 2001.

<sup>38</sup> *Libération* du 28 décembre 2004.

les adolescents. »<sup>39</sup>. « Des femmes qui criaient, des cris que je n'oublierai jamais »<sup>40</sup>. Pour engendrer de l'émotion, le locuteur doit traduire une empathie entre le public récepteur et les malheureux. Pour cela, il fait ressortir une appartenance entre les ces derniers et les spectateurs, au-delà de l'appartenance à une commune humanité. Les victimes des attentats sont des passagers d'avions et des employés de bureau auxquels le public peut facilement s'identifier pour quiconque a déjà pris l'avion ou travaille dans un gratte-ciel. « Dans le choc planétaire provoqué par ces attentats, les citoyens des grandes métropoles (...) savent désormais que cette éventualité, qui paraissait romanesque, est devenue tout simplement possible, comme un élément constituant notre horizon. »<sup>41</sup>. L'affiliation commune à la notion, assez floue au demeurant, d'Occident renforce la solidarité avec les spectateurs français. Mais, celle-ci peut être réclamée ouvertement. « Dans ce moment tragique (...), la première chose qui vient à l'esprit est celle-ci : nous sommes tous Américains ! »<sup>42</sup>. Pour la canicule, les victimes sont exclusivement françaises et donc, le lien entre public et victime semble implicite pour les journalistes. Les victimes sont des personnes âgées et l'ensemble de la population a une personne âgée dans son entourage. L'identification avec les victimes du tsunami passe par le fait que c'est une catastrophe naturelle, qui, potentiellement, peut toucher n'importe qui ; d'autant plus que l'Asie du Sud Est est une destination très prisée des vacanciers. La présence de victimes occidentales rapproche les lecteurs du malheur observé. « La présence de touristes occidentaux ajoute une dimension particulière. »<sup>43</sup>. « Il y a un côté affectif dû aux décès de touristes français. »<sup>44</sup>. Ce tropisme est d'ailleurs mis en évidence par certains journalistes. « L'égoïsme a sa part dans l'importance que les médias ont donné à l'événement »<sup>45</sup>. Cette proximité fonde la capacité d'indignation postulée chez le public. Toutefois, cette démonstration d'indignation est fluctuante et liée aux gouvernements concernés, aux informations disponibles, et à la solidarité de civilisation ou de religion avec les victimes. Le degré d'implication émotionnel tient à la qualité des victimes et aux fraternités visibles ou latentes.

Après la qualification, nous observons une phase de quantification des victimes. Le nombre des victimes constitue un des indicateurs implicites pour situer l'importance d'une catastrophe. Les trois exemples étudiés fournissent, de ce point de vue, des chiffres très

<sup>39</sup> *La Croix* du 28 décembre 2004.

<sup>40</sup> Témoignage d'un touriste anglais qui sert de titre d'un article du journal *Le Monde* daté du 28 décembre 2004.

<sup>41</sup> « Le nouveau désordre mondial », éditorial de *Libération*, 13 septembre 2001.

<sup>42</sup> « Nous sommes tous Américains », éditorial du *Monde* daté du 13 septembre 2001.

<sup>43</sup> « Amortir », éditorial de *Libération* du 28 décembre 2004.

<sup>44</sup> *Libération* du 31 décembre 2004.

<sup>45</sup> « Solidarité mondialisée », éditorial du *Monde* daté du 30 décembre 2004.

élevés. L'hyperbole accentue l'inflation des victimes. « *Des milliers de morts, sans doute, dans les décombres des tours jumelles* »<sup>46</sup>. « *Un nombre terrifiant de mort* »<sup>47</sup>. Le tsunami a « *englouti dimanche par centaines les villages de pêcheurs.* »<sup>48</sup>. « *Bilan démesuré* »<sup>49</sup>. « *Le chiffre enflé dépassant l'entendement.* »<sup>50</sup>. Mais, si une présentation globale des victimes est nécessaire, elle ne semble pas suffisante pour déclencher l'empathie à l'encontre des malheureux. Pour Luc Boltanski, une politique de la pitié « *considère les malheureux assemblés en masses, même si elle doit, comme nous le verrons, pour inspirer la pitié, prélever dans cette masse des misères singulières.* »<sup>51</sup>. Les récits de la presse prennent ainsi la forme d'histoires individuelles. Le journal *La Croix* exprime cette individualisation de la souffrance. « *Ce bilan énorme, ce sont aussi 80 000 drames particuliers, intimes.* », « *80 à 100 000 personnes pour qui la catastrophe a le visage unique d'un enfant, d'un frère, d'une mère.* »<sup>52</sup>. Les locuteurs s'attachent à décrire les souffrances d'individus particuliers dont la douleur renvoie à notre propre expérience. « *Un père hagard et désemparé* », « *une jeune mère prostrée et muette* »<sup>53</sup>. Le journal *La Croix* propose une page entière de récits d'individus sauvés par miracle : « *un blondinet suédois* », « *le petit Rudrapeed, âgé d'un an* », « *une petite Taïwanaise de 6 ans* »<sup>54</sup>. L'expression des émotions peut, toutefois, être considérée comme factice et pour contrer cette accusation, les locuteurs établissent des stratégies d'authenticité.

### La création d'un univers de pathémisation et la visée d'authenticité

Le journaliste joue un rôle clé dans l'observation du malheureux mais il doit compter avec la contrainte fondamentale du discours médiatique qui l'oblige à la véracité des faits qu'il rapporte. L'usage des émotions dans la mise en scène de la souffrance implique que cette visée sera atteinte par l'authenticité attendue des propos. Il ne s'agit plus de comprendre mais de croire ce que l'on nous montre ou nous raconte. « *Le "vrai", ici, n'est pas ce qui est démontré et prouvé ; le "vrai" n'est pas ce qui ressort de la confrontation des croyances comme une vérité moyenne. Le "vrai" est ce qui se ressent et ne se discute pas.* »<sup>55</sup>. Pour

<sup>46</sup> *Le Monde* daté du 13 septembre 2001.

<sup>47</sup> *Le Figaro* du 12 septembre 2001.

<sup>48</sup> « Mondialisation », *Libération* du 29 décembre 2004.

<sup>49</sup> *Le Monde* daté du 30 décembre 2004.

<sup>50</sup> *La Croix* du 30 décembre 2004.

<sup>51</sup> L. Boltanski, *ibid.*, p. 17.

<sup>52</sup> « Une catastrophe mondiale, des destins particuliers », *La Croix* du 30 décembre 2004.

<sup>53</sup> « Dans le sud de l'Inde, ce dimanche matin tout était si paisible », *La Croix* du 28 décembre 2004.

<sup>54</sup> « Une catastrophe mondiale, des destins particuliers », *La Croix* du 30 décembre 2004.

<sup>55</sup> Patrick Charaudeau, « Une problématisation discursive de l'émotion », *ibid.*, p. 153.

fonder la sincérité de cette croyance, le journaliste met en scène ses propres affects. L'inscription de l'énonciateur dans l'énoncé est caractéristique d'un style émotif car il adosse la légitimité de son discours à un discours d'opinion, dont la crédibilité ne peut se détacher de la personne qui parle, et non, à un discours de savoir qui repose sur une évaluation par rapport à un critère de vérité. Ce procédé énonciatif crée, en outre, une proximité avec le lecteur par le partage des sentiments. Lors des attentats, Jacques Amalric, de *Libération*, s'estime, par exemple, « incapable (...) de [s'] arracher à [son] écran de télévision, au spectacle quasiment en direct des ravages de la folie meurtrière et suicidaire. »<sup>56</sup>. Après le tsunami, Gérard Dupuis, dans *Libération*, implique le lectorat dans sa lecture pessimiste de la planète. « Nous sommes tous embarqués sur un même bateau salement secoué. »<sup>57</sup>. Jean-Marie Colombani, dans son éditorial du 12 septembre 2001, fonde sa position politique à partir de ses émotions. « Dans ce moment tragique où les mots paraissent si pauvres pour dire le choc que l'on ressent, la première chose qui vient à l'esprit est celle-ci : nous sommes tous Américains. »<sup>58</sup>. La capacité d'indignation qui poursuit, parfois, le discours affectif, constitue un autre procédé de mise en scène du locuteur. « C'est par le truchement de l'indignation qu'il se rend présent en personne, car l'indignation ne peut pas être impersonnelle. En tant qu'émotion elle implique un être possédant un corps et, par conséquent, un être individuel. En s'exprimant l'indignation fait donc ressortir l'individualité du dénonciateur (...). »<sup>59</sup>. L'authenticité du récit se construit, également, par une stratégie de monstration et par l'évacuation du discours.

La stupeur est telle que le récit paraît impossible. Saisis par la surprise, les journalistes éprouvent, dans un premier temps, des difficultés à articuler un discours cohérent et laissent la perception de l'événement à d'autres acteurs. Dans le cas du 11 septembre 2001, de nombreux chapeaux<sup>60</sup> se contentent ainsi de reprendre des citations de témoins de l'attentat : ainsi, trois titres d'articles de la première édition du *Monde* sont des témoignages<sup>61</sup>, fait plutôt rare pour un quotidien adepte d'un ton plus distancié. Semblable inflation de déclarations dans *le Figaro* ou *Libération*. Par exemple, ce dernier titre, en une de son édition du 13 septembre, « On va fouiller encore et toujours ». *Le Figaro* du 14 septembre présente une page entière consacrée à des témoignages tandis que *Libération* fait de même sur une double page dont

<sup>56</sup> « L'effet Pearl Harbor », *Libération*, 12 septembre 2001, p. 5.

<sup>57</sup> « Amortir », *Libération* du 28 décembre 2004.

<sup>58</sup> « Nous sommes tous Américains », *Le Monde* daté du 13 septembre 2001.

<sup>59</sup> Luc Boltanski, *La souffrance à distance*, *ibid.*, p. 100.

<sup>60</sup> Les petits paragraphes, écrits en gras et différenciés du reste de la page, se trouvant sous le titre de l'article.

<sup>61</sup> « Mais ils sont tous morts ! Où sont les blessés ? Où êtes-vous ? », « Circulez vers Broadway, et ne regardez surtout pas sur votre gauche ! », « Personne ne souriait à personne, tout le monde était en état de choc », 13 septembre 2001.

l'émotion affleure dès le titre « *ils étaient dans les tours de Manhattan, aux abords, à Washington ou ailleurs, ils racontent...* »<sup>62</sup>. Certes, des articles de fond sur l'organisation de l'opération, sur l'origine du terrorisme islamiste ou la situation géopolitique viennent relativiser cette émotion envahissante. Mais, la mise en avant de la parole des acteurs imprègne les récits médiatiques de l'authenticité accordée aux témoins de la catastrophe. Pendant la canicule, *Libération* réalise une page entière de témoignages de « *ceux qui font face à la crise* »<sup>63</sup>. De nombreux titres d'articles sur le tsunami sont des témoignages de survivants, occidentaux ou locaux<sup>64</sup>. La parole des acteurs domine le discours médiatique, laissant se déployer un pathos que la profusion des images amplifie. Images télévisées ou images fixes des photos, elles sont surreprésentées dans les premières éditions. Moins prégnante qu'à la télévision, la croyance, implicitement partagée, d'une véracité propre à l'image, vis-à-vis du récit, imprègne tout de même les journaux.

Lors du 11 Septembre, cette attirance pour l'image se retrouve dans les quotidiens qui verront un accroissement de la surface consacrée aux photographies (en nombre et dans la taille plus importante des clichés) et des schémas explicatifs sur la chute des tours. Chaque journal consacrera, au minimum, une double page composée exclusivement de clichés de la catastrophe. Même *le Monde* utilise plus de photographies qu'à l'accoutumée (11 pour 20 pages dans son édition du 13 septembre) tandis que le traditionnel dessin de une a laissé sa place à une photo de Manhattan enfumé. *Libération* va même innover en mettant, sur la une et la dernière page, la même photo dans la continuité. Ce cliché de Manhattan comme submergé par un nuage de poussières et de cendres, ne comporte que la date de la veille et le nom du journal. Comme si cet événement ne pouvait être nommé, autrement que par un élément temporel brut, sans valeur ajoutée interprétative (ce qui s'avérera être pertinent plus tard, à mesure que la dénomination usuelle de ces attentats deviendra le 11-Septembre). Face à ces attaques, le récit paraît insuffisant. L'émotion est telle que sa première médiatisation s'effectue par l'image et non le discours. Le procédé est similaire lors de la canicule et du tsunami. Au cours du mois d'août 2003 (le changement s'effectue dans l'édition du 14 août<sup>65</sup>), *Libération* délaisse les clichés de personnes se rafraîchissant ou faisant une sieste<sup>66</sup> pour

<sup>62</sup> « Au trentième étage, l'explosion, mais j'ai réussi à sortir », *Libération*, du 13 septembre 2001.

<sup>63</sup> « De l'hôpital au cimetière, la saturation », *Libération* du 14 août 2003.

<sup>64</sup> « C'était notre dernier jour de vacances aux Maldives et, jusque-là, tout avait été merveilleux », « *Quand vient la nuit, j'ai très peur* », *Le Monde* daté du 29 décembre 2004, « *Dieu, pourquoi nous as-tu fait une telle chose ?* », *La Croix* du 30 décembre 2004.

<sup>65</sup> Après l'appel lancé par le docteur Patrick Pelloux, président du syndicat des urgentistes, lors du week-end du 9 et 10 août, et le jour du dévoilement du premier bilan des victimes par le ministère de la Santé.

<sup>66</sup> Edition du 9 et 10 août 2003 et du 12 août 2003.

illustrer ses articles par des photographies de services d'urgences débordés<sup>67</sup> ou de personnes âgées souffrantes, aux membres décharnés, sur des brancards dans des hôpitaux<sup>68</sup>. Lors du tsunami, *Le Monde* propose de nouveau des photographies de victimes. Dans son édition du 28 décembre 2004, le journal met en une le cliché d'un charnier d'une dizaine de corps recouverts de draps. D'autres clichés de cadavres et de femmes en pleurs se retrouvent dans les éditions ultérieures<sup>69</sup>. Cette surreprésentation des victimes et de la mort<sup>70</sup> se retrouve dans les autres journaux et accentuent l'authenticité du spectacle de la douleur.

### **Sous les émotions, la norme**

La médiatisation des affects comporte plusieurs phases. Nous avons vu précédemment quels étaient les procédés discursifs pour signifier l'émotion (la dramatisation, la centralité des victimes) et pour fonder son authenticité (mise en scène de l'énonciateur). Une autre phase des discours sur les émotions est celle de la norme sociale à réaffirmer. Nous avons vu en introduction que les émotions étaient plus que de simples sensations mais qu'elles constituaient une réponse à des stimuli extérieurs. Cette réponse contient une visée vers laquelle elle tend, elle s'oriente vers un sujet ou un objet et, donc, les affects sont, pour une part, intentionnels. Les émotions prennent part aux interactions sociales et à l'évaluation qui en résulte. Pour ressentir une émotion, le sujet doit percevoir un objet et l'évaluer à l'aide de croyances. Les affects participent d'un jugement sur l'état du monde, jugement effectué à partir de valeurs auxquelles croit l'individu. Elles sont subjectives car elles sont fondées pour la personne, elles ne proviennent pas d'un savoir mais d'une croyance. Malgré tout, ces croyances participent au jugement sur le monde. « *La relation pathémique engage le sujet dans un comportement réactionnel selon les normes sociales auxquelles il est lié, qu'il a intériorisées ou qui restent dans ses représentations.* »<sup>71</sup>. Dans cette perspective, les usages médiatiques rencontrent les usages sociaux de l'émotion de construction des identités sociales et de régulation d'une instabilité. Le recours aux affects permet de réaffirmer une norme sociale sous la forme d'une morale à maintenir : solidarité avec les victimes du 11 septembre 2001 ou du tsunami. « *Comment ne pas se sentir en effet, (...) profondément solidaires de ce peuple et de ce pays, les Etats-Unis, dont nous sommes si proches et à qui nous devons la*

<sup>67</sup> Edition du 14 août 2003.

<sup>68</sup> Edition du 15 et du 18 août 2003.

<sup>69</sup> Edition du 29 et du 30 décembre 2004.

<sup>70</sup> La une de *Libération* du 15 août 2003 représente une photographie d'un cercueil dans une chambre funéraire.

<sup>71</sup> Patrick Charaudeau, « Une problématisation discursive de l'émotion », *ibid.*, p. 133.

*liberté, et donc notre solidarité.* »<sup>72</sup>. Cette solidarité est « *naturelle et spontanée* »<sup>73</sup>. La solidarité est, également, la représentation dominante de la médiatisation du tsunami<sup>74</sup>. « *Les images de la catastrophes suscitent un élan de solidarité impressionnant. (...) Le mécanisme vertueux de l'émotion publique, des initiatives humanitaires et de la pression sur les gouvernements et les institutions internationales s'est, de nouveau, enclenché.* »<sup>75</sup>. Autre exemple, *Libération* exhorte à se souvenir de la catastrophe en Asie du Sud-Est. « *La menace la plus grave est l'abandon et l'oubli.* »<sup>76</sup>. Cette perception médiatique d'une morale humanitaire, moins aboutie dans la presse écrite qu'à la télévision toutefois, a eu des effets concrets et a provoqué un afflux exceptionnel de dons promis aux organisations humanitaires. Une morale apparaît, en outre, sous la forme accusatrice lorsque la compassion devant la souffrance se transforme en indignation. « *La transformation de la pitié en indignation suppose précisément une réorientation de l'attention, qui se détourne de la considération déprimante du malheureux et de ses souffrances pour aller chercher un persécuteur et se centrer sur lui.* »<sup>77</sup>. A l'occasion des attentats du 11 septembre 2001, la dénonciation s'oriente naturellement vers les terroristes. L'usage même du terme "terrorisme" pour qualifier ces actes implique une condamnation morale de cette violence. La thématique de la barbarie (« *cette folie barbare* »<sup>78</sup>, « *un festival de barbarie* »<sup>79</sup>), de la sauvagerie (« *C'est une partie de cette population qui a été massacrée par des "bombardements" terroristes. (...) Les stratèges de cette offensive de mort se sont acharnés sur le bas de Manhattan* »<sup>80</sup>) et la métaphore médicale (« *cancer terroriste* »<sup>81</sup>, « *cette folie meurtrière* »<sup>82</sup>) viennent renforcer l'accusation contre le persécuteur désigné. Paradoxalement, les auteurs des attentats sont peu cités et quand ils le sont, c'est à l'aide de termes neutres (« *les auteurs de cette folie meurtrière* »<sup>83</sup>) ou vague (« *ceux qui* », « *ceux là* »). « *On peut se demander si ces multiples façons de désigner l'autre, mais surtout l'indifférence affichée dans les allusions mentionnées, ne contribuent pas à accentuer la distance qui séparer des individus prêts à tout d'une société*

<sup>72</sup> « Nous sommes tous Américains », éditorial du *Monde* daté du 13 septembre 2001.

<sup>73</sup> « Refuser le manichéisme », éditorial du *Monde* daté du 15 septembre 2001.

<sup>74</sup> « Une solidarité internationale de grande ampleur », *La Croix* du 28 décembre 2004, « Mobilisation sans précédent au secours de l'Asie dévastée », *Le Monde* daté du 29 décembre 2004, « Mobilisation sans précédent », *Libération* du 28 décembre 2004, « En France, un afflux sans précédent de dons en ligne », *Libération* du 31 décembre 2004.

<sup>75</sup> « Solidarité mondialisée », éditorial du *Monde* daté du 30 décembre 2004.

<sup>76</sup> *Libération* du 29 décembre 2004.

<sup>77</sup> Luc Boltanski, *La souffrance à distance*, *ibid.*, p. 91.

<sup>78</sup> « L'effet Pearl Harbor », éditorial de *Libération*, 12 septembre 2001.

<sup>79</sup> « La fin d'un rêve », éditorial du *Monde* daté du 13 septembre 2001.

<sup>80</sup> « Le nouveau désordre mondial », éditorial de *Libération*, 12 septembre 2001.

<sup>81</sup> « L'effet Pearl Harbor », éditorial de *Libération*, 12 septembre 2001.

<sup>82</sup> « Nous sommes tous Américains », éditorial du *Monde*, daté du 13 septembre 2001.

<sup>83</sup> « La fin d'un rêve », éditorial du *Monde* daté du 13 septembre 2001.

agressée. »<sup>84</sup>. La dénonciation est moins présente dans la représentation médiatique du tsunami dans la mesure où l'accusation doit s'attacher à une personne ou à un groupe pour être efficace. Dans le cas d'une catastrophe naturelle, l'accusation ne peut se porter sur la nature même si, pour les médias, l'homme y joue sa part (« aucune catastrophe ne peut être totalement naturelle »<sup>85</sup>) et les critiques pointent la désorganisation des secours (« les efforts de milliers de volontaires ont été freinés par une mauvaise coordination »<sup>86</sup>) ou l'hypocrisie de la mobilisation internationale (« le fait que certaines des régions touchées sont des destinations touristiques pour les vacanciers aisés du Nord a renforcé l'attention inhabituelle accordée à une tragédie qui a frappé le Sud »<sup>87</sup>, « cette compassion officielle cache mal les calculs politiques qui l'accompagnent »<sup>88</sup>). Par contre, la médiatisation de l'épisode caniculaire se rapproche de la forme "affaire" qu'évoque Luc Boltanski dans son ouvrage. « La forme affaire (...) peut être définie (...) comme la forme dans laquelle se coule un processus événementiel prenant appui sur le dévoilement d'une souffrance, lorsqu'il se déploie dans un espace public. »<sup>89</sup>. L'émotion provoquée par le nombre et la qualité des victimes sert de lien pour fonder une critique sur l'incurie des pouvoirs publics. La une de *Libération* du 15 août 2006 symbolise ce passage de l'émotion à l'accusation. Au-dessus d'une photographie d'un cercueil, le titre est accusateur « Des milliers de morts. Sans reproche ? ». A partir du 12 août, la stratégie énonciative du quotidien est une dénonciation de l'inaction du gouvernement de Jean-Pierre Raffarin. « Matignon critiqué pour son inertie face à la canicule. »<sup>90</sup>. Les discours dénoncent l'éloignement du gouvernement vis-à-vis de la population tout en réintroduisant une critique sociale plus vaste (« Nos ministres ont été pris en flagrant délit (...) d'indifférence aux affres de leurs concitoyens qui n'ont pas comme eux la jouissance de lieux de villégiature confortable. »<sup>91</sup>, « Cette catastrophe qui touche avant tout cette "France d'en bas" »<sup>92</sup>). La canicule exacerbe un clivage social historique. « Longtemps, le rafraîchissement est restée le privilège d'une infime poignée de super-riches. »<sup>93</sup>. Cet élargissement de l'accusation peut être aussi une stratégie de dépolitisation. Ainsi, *Le Figaro* use de l'émotion pour blâmer l'hédonisme de la société au détriment d'une

<sup>84</sup> Francesca Cabasino, « Les attentats du 11 septembre. Emotion et raison dans la presse en France et en Italie », in « Emotion dans les médias », *Mots*, *ibid.*, p. 24.

<sup>85</sup> *Libération* du 28 décembre 2004.

<sup>86</sup> *La Croix* du 30 décembre 2004.

<sup>87</sup> « Solidarité mondialisée », éditorial du *Monde* daté du 30 décembre 2004.

<sup>88</sup> « Calculs », éditorial de *Libération* du 31 décembre 2004.

<sup>89</sup> Luc Boltanski, *La souffrance à distance*, *ibid.*, p. 95.

<sup>90</sup> *Libération* du 12 août 2003.

<sup>91</sup> « Trop peu, trop tard », éditorial de *Libération* du 14 août 2006.

<sup>92</sup> « Nonchalance », éditorial du *Monde* daté 13 août 2006.

<sup>93</sup> « Fracture », éditorial de *Libération* du 9 et 10 août 2006.

solidarité intergénérationnelle. « *Les citoyens quittent les villes pour l'insouciance des vacances. (...) Des anciens peuvent encore appeler au secours quand les jeunes dansent sur les plages.* »<sup>94</sup>. Cette dénonciation de l'égoïsme social tombe comme une sentence. « *Ce n'est pas la canicule qui a tué mais nous collectivement qui avons laissé tuer.* »<sup>95</sup>. Si le discours affectif produit de la norme sous la forme d'une morale à maintenir ou d'une dénonciation, il met en lumière les angoisses qui sourdent dans la société.

### Sous les émotions, la peur

La dramatisation des affects exacerbe les menaces qui pèsent sur la sociabilité. L'émotion née du désordre avive les peurs latentes dans l'espace social. « *Tel est le message du 11 septembre 2001 : l'Amérique est vulnérable et tous les coups sont permis pour détruire l'Amérique. Le pire n'a pas eu lieu. Il est encore à venir.* »<sup>96</sup>. Après les attentats, le monde qui s'ouvre est angoissant et empli de dangers. Les références religieuses affleurent, renvoyant implicitement aux fléaux de l'Apocalypse. Le registre biblique est mobilisé. « *L'apocalypse terroriste s'abat sur New York et Washington* » titre *le Figaro*<sup>97</sup>. C'est donc la fin du monde qui frappe les villes américaines. *Libération* évoque « *un paysage d'apocalypse hanté par des rescapés K-O debout. La fuite éperdue des survivants dans des embouteillages de fin du monde.* »<sup>98</sup>. Le jour du jugement dernier est arrivé. « *On ne peut rien faire, l'Amérique va disparaître. Dieu, bénissez-nous* » titre ainsi *Libération*, dans une de ses pages intérieures, en reprenant le témoignage d'une New-yorkaise<sup>99</sup>. La révélation contenue dans cette apocalypse est inquiétante. Le danger est partout, personne n'est l'abri. « *L'ennemi est donc là qui vient rappeler qu'il peut frapper partout* » se préoccupe Jean de Belot<sup>100</sup>. La thématique de la guerre vient sanctionner le clivage irréductible entre la société et les terroristes (« *La bataille des Etats-Unis contre "le mal"* »<sup>101</sup>, « *La nouvelle guerre* »<sup>102</sup>, « *Guerre totale* »<sup>103</sup>, « *C'est la première fois que les Etats-Unis sont victimes d'un acte de guerre sur leur territoire* »<sup>104</sup>). L'émotion suscitée par les attentats conduit à la présentation d'une insécurité et d'une

<sup>94</sup> « Mortel climat », éditorial du *Figaro* du 14 août 2003.

<sup>95</sup> « Morts d'indifférence », éditorial du *Figaro* du 19 août 2003.

<sup>96</sup> « Le nouveau désordre mondial », éditorial de *Libération* du 13 septembre 2001.

<sup>97</sup> *Le Figaro* du 12 septembre 2001, voir aussi « Apocalypse au cœur de l'Amérique », *Libération* du 12 septembre 2001

<sup>98</sup> « L'effet Pearl Harbor » éditorial de *Libération* du 12 septembre 2001.

<sup>99</sup> 12 septembre 2001.

<sup>100</sup> « Guerre totale » éditorial du *Figaro* du 12 septembre 2001.

<sup>101</sup> *Le Figaro* du 12 septembre 2001.

<sup>102</sup> Une du *Figaro* du 12 septembre 2001.

<sup>103</sup> Editorial du *Figaro* du 12 septembre 2001.

<sup>104</sup> *Libération* du 12 septembre 2001.

instabilité permanentes. Les catastrophes naturelles sont l'occasion d'exprimer également des peurs historiques. Le raz de marée en Asie du Sud Est réactive les peurs séculaires liées à la mer. L'océan a été historiquement un lieu de peur, les hommes se sentant fragiles devant son immensité. L'homme est ramené à sa précarité inhérente vis-à-vis de la nature. Les éléments déchaînés évoquent le retour au chaos primitif<sup>105</sup>. *Libération* évoque un « *cataclysmes qui a englouti dimanche par centaines les villages de pêcheurs.* »<sup>106</sup>. Si la dénonciation d'un coupable humain n'est pas possible, la nature est personnifiée et des attitudes humaines lui sont attachées. *La Croix* évoque la « *furie des mers* »<sup>107</sup> tandis que *Libération* parle d'« *une vague tueuse* »<sup>108</sup>. L'angoisse persiste par la description d'une situation d'insécurité généralisée. *Libération* confirme qu'il n'y a « *aucun paradis sur terre* » dans un article au titre éclairant « *Enfers* »<sup>109</sup>. Dieu est convoqué pour fournir une origine au drame. « *Le mur d'eau était l'œuvre de la furie des dieux* »<sup>110</sup>, « *Dieu, pourquoi nous as-tu fait une telle chose ?* » déplore une survivante dans le titre d'un article de *la Croix*<sup>111</sup>. Lors de la canicule, la punition céleste frappe l'homme et sa société. « *Les caprices du ciel rendent la civilisation fragile.* »<sup>112</sup>. *Libération* parle, dans une brève, de la prière demandée, par le pape Jean Paul II à Dieu pour faire tomber la pluie ainsi que la prière spéciale faite à la Mosquée de Paris<sup>113</sup>. Toutefois, cette orientation divine est compensée par des stratégies de distanciation représentées par les interventions systématiques d'experts et de scientifiques pour expliquer les catastrophes. Si Dieu n'est pas une origine acceptable aux catastrophes, c'est un événement social qui les provoque. Cette origine commune est à puiser dans la mondialisation. Le resserrement des échanges qu'elle induit, favorise, pour les locuteurs, l'exportation des malheurs. « *La mondialisation fait débat. Malheureusement, dans de nombreux domaines, elle est déjà faite, comme le prouve cet attentat mondial. Même les conflits locaux finissent par déborder sur la puissance américaine : hier difficilement circonscrits, les conflits se globalisent.* »<sup>114</sup>. « *Cette catastrophe, la plus meurtrière de l'histoire, agit comme un révélateur de la mondialisation.* »<sup>115</sup>. L'expression de l'émotion, sous la forme de la peur, sert de révélateur de logiques sociales enfouies.

<sup>105</sup> Jean Delumeau, *La peur en Occident. XIVe- XVIIIe siècles*, Fayard, Paris, 1978.

<sup>106</sup> « Mondialisation », éditorial de *Libération* du 29 décembre 2004.

<sup>107</sup> *La Croix* du 28 décembre 2004.

<sup>108</sup> *Libération* du 27 décembre 2004.

<sup>109</sup> « Enfers », éditorial de *Libération*, 27 décembre 2004.

<sup>110</sup> *La Croix* du 30 décembre 2004.

<sup>111</sup> *Op. cit.* Nous pouvons nous demander si l'origine chrétienne du quotidien favorise ce tropisme "divin".

<sup>112</sup> *Le Figaro* du 18 août 2003.

<sup>113</sup> « Des prières pour la pluie », *Libération* du 12 août 2003.

<sup>114</sup> « Le nouveau désordre mondiale », éditorial de *Libération* du 13 septembre 2001.

<sup>115</sup> « Mondialisation », éditorial de *Libération* du 29 décembre 2004.

Paul Ricoeur disait que l'événement, après son irruption, amenait une demande de sens. L'expression des émotions dans la représentation médiatique comble, dans un premier temps, cette exigence. L'événement, symbole de désordre social, amène la mise en scène de victimes. Ce spectacle de la souffrance est authentifiée par le recours aux images et l'apparition de l'énonciateur au sein de l'énonciation. Une fois garanties, les émotions activent une signification par l'expression d'une norme sociale sous la forme d'une morale à maintenir ou d'une dénonciation. En dépit des stratégies de distanciation mises en place par les journaux étudiés, l'accès au sens par les affects pose problème. Considérées comme des "proto-jugements", les émotions offrent une vision parcellaire de la réalité. *« Les émotions sont des proto-jugements qui nous révèlent un certain aspect du monde. La particularité de la théorie sartrienne, en tant que théorie cognitive des émotions, c'est que selon elle cette appréhension, en un sens, est toujours fautive. Elle l'est toujours, dans la mesure où les qualités que repèrent les émotions sont, pour Sartre, des qualités magiques qui n'ont aucune valeur objective. C'est pourquoi les émotions nous trompent. Elles nous incitent à croire qu'il existe des états du monde indépendants d'elles, qu'elles perçoivent correctement. Il s'ensuit que les émotions sartriennes, (...), ne peuvent jamais être vraies et n'ont donc, malgré leur structure cognitive, aucune valeur de connaissance. »*<sup>116</sup>. Ainsi, le récit affectif a tendance à présenter une vision du monde sous l'angle de la peur et de la menace. Le recours au pathos favorise également la constitution d'une figure archétypale, la victime, qui gomme la complexité du monde pour fonder un statut unique et homogène. Cette tendance, présente depuis longtemps dans les médias, peut également trouver une effectuation politique et sociale comme l'a montré la création d'un Secrétariat d'Etat aux Droits de Victimes en 2004. *« Toutes les victimes sont désormais concernées, qu'elles le soient à la suite d'infractions pénales, de désastres sanitaires, d'épidémies, de contaminations ou d'infections de masse, d'accidents thérapeutiques, de catastrophes naturelles ou écologiques, d'accidents biologiques, de faits de guerre ou d'actes terroristes, de disparitions inexplicables. »*<sup>117</sup>. Ce prisme victimaire peut conduire à un certain populisme politique et fait peser une pression supplémentaire sur le système judiciaire. *« Autour de cette irruption du mal s'installe un imaginaire victimaire qui trouve un terrain fertile dans nos démocraties d'opinion. (...) Quand une victime émeut, la seule chose qui compte est d'être du parti de la pitié. Quand le mal survient, il s'agit moins de le penser que de condamner la faute inacceptable, de choisir*

<sup>116</sup> Paul Dumouchel, *Emotions. Essai sur le corps et le social*, Synthélabo, Le Plessis-Robinson, 1995, p. 37-38.

<sup>117</sup> Interview de Nicole Guedj, Secrétaire d'Etat aux Droits de Victimes, *Le Nouvel Observateur*, du 22-28 juillet 2004.

*son camp pour ne pas en être complice. La rhétorique du malheur et des catastrophes remplace la lutte contre le mal. Appel au peuple et sentiments moraux en sont les messagers. Diabolisation de l'adversaire et rhétorique morale façonnent un discours dualiste où s'enracine le populisme pénal. »<sup>118</sup>.*

---

<sup>118</sup> Denis Salas, « L'inquiétant avènement de la victime », in « Violences », *Sciences Humaines*, hors-série n° 47, déc. 2004 – janvier 2005, p. 90-91.